Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

5 | 2007

Sismographie des terreurs

Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*

Paris, CNRS éditions (« De l'Allemagne »), 2006, 338 p.

Régis Meyran

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/832>

DOI : 10.4000/gradhiva.832

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2007

Pagination : 135-138

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Régis Meyran, « Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal* », *Gradhiva* [En ligne], 5 | 2007, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/832> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.832>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*

Paris, CNRS éditions (« De l'Allemagne »), 2006, 338 p.

Régis Meyran

RÉFÉRENCE

Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*. Paris, CNRS éditions (« De l'Allemagne »), 2006, 338 p.

- 1 Voici un ouvrage nécessaire pour qui s'intéresse à l'histoire de l'anthropologie. Il vient en effet combler un trou dans l'histoire des sciences humaines de l'Allemagne, mais, plus généralement, rien moins que dans l'histoire mondiale de l'anthropologie. Saluons donc un livre important et ce malgré les réserves qu'on peut formuler à son égard.
- 2 Qui, à part quelques érudits, connaît Heymann Steinthal aujourd'hui ? Britta Rupp-Eisenreich rappelait pourtant, il y a déjà quelques années, que l'œuvre de Steinthal, bien que non rééditée (et donc difficile à trouver, même en langue allemande), est essentielle pour comprendre la genèse des sciences humaines. Son « oubli » serait en partie imputable à l'antisémitisme qui a envahi l'Université allemande à partir des années 1880¹. Pourtant, s'interroger sur le parcours intellectuel de ce savant permet de poser deux questions essentielles.
- 3 Première question : comment le racisme à prétention scientifique est-il apparu en Allemagne, jusqu'à connaître son apogée sous le III^e Reich ? Pour dire les choses rapidement, on sait que deux courants apparaissent en Allemagne à la fin du XIX^e siècle : le racisme de type « germaniste » ou « nordiste » (et, dans les deux cas,

antisémite) en anthropologie (physique), dont l'un des premiers théoriciens est Ludwig Woltmann² ; l'eugénisme allemand ou « hygiène raciale », dont l'initiateur fut Alfred Ploetz³. La synthèse de ces deux courants se fait dans les années 1910, notamment chez Eugen Fischer ou Hans Günther, ce dernier étant appelé à devenir l'anthropologue officiel du régime nazi, et se fixe pour mission de « régénérer », c'est-à-dire de retrouver, par le biais de la sélection raciale, la supposée ancienne pureté de la race aryenne⁴. Les sciences de la culture ne sont pas en reste, puisque aussi bien l'ethnologie des peuples lointains (*Völkerkunde*), avec Richard Thurnwald, que le folklore (*Volkskunde*), avec Johann Matthes Ziegler, un SS proche d'Alfred Rosenberg⁵, sont « nazifiés ». Comment la science allemande en est-elle arrivée là ? S'agit-il d'une adhésion de tous à ces théories ou une minorité s'est-elle imposée avec l'accession de Hitler à la chancellerie ? Question âprement débattue s'il en est. Un Benoît Massin, se focalisant sur le corps des médecins, les présente à la fois comme les vrais inventeurs de l'hygiène raciale et comme acquis dans leur très grande majorité aux idées de Hitler, même avant son accès au pouvoir⁶.

- 4 La chose est plus complexe dans le domaine des sciences de la culture. Pour ne prendre que le cas de la *Volkskunde*, les avis des spécialistes divergent quant à la question de la continuité entre les périodes pré-nazie et nazie. Selon l'historien Utz Jeggle, il n'y avait pas d'unité idéologique pendant la période des Lumières et la période romantique ; et c'est par une illusion rétrospective qu'on établit un lien immédiat entre le mythe de la supériorité et la pureté du sang germanique nazi avec la *Volkskunde*, qui, bien que nationaliste, développait aussi une vision égalitariste des peuples humains⁷. Pour l'anthropologue Hermann Bausinger, au contraire, « s'il est une science où le national-socialisme ne s'est pas introduit par effraction mais où il en a été une conséquence interne, c'est bien la *Volkskunde* »⁸. Selon cet auteur en effet, les savants demeuraient sous le charme, depuis le XIX^e siècle, d'un engouement mythologisant pour l'Antiquité et étaient fascinés par une conception organique de la société, logique qu'on retrouve à l'œuvre dans la *Volkskunde* nazie. Voilà tout le problème : l'ouvrage recensé ici fournit-il de nouveaux arguments pour trancher dans ce débat ?
- 5 Céline Trautmann-Waller reprend en tout cas des idées déjà défendues dans un ouvrage collectif récent qu'elle a dirigé : on y lisait qu'à la fin du XIX^e siècle « "l'étude des peuples" allemande n'est pas encore totalement dominée par des constructions fondées sur l'idée de supériorité de la race aryenne⁹ ». Son nouveau livre développe cette idée, en centrant l'étude sur Heymann Steinthal et la discipline qu'il inventa avec son collègue Moritz Lazarus, la psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*). L'ouvrage commence par présenter une biographie intellectuelle de Steinthal, ses origines juives et modestes, son arrivée à l'université de Berlin dans les années 1840, son choix de faire des études de philologie, son engagement enfin du côté de Wilhelm von Humboldt et de ses élèves (Frantz Bopp, les frères Grimm) contre les disciples de Hegel (chap. I). Après un séjour à Paris (1850-1856, chap. II), on suit le savant à travers un réseau de sociabilités berlinoises (chap. III). Vient ensuite une étude (chap. IV) sur la grande œuvre du savant, une revue qu'il porta parfois à bout de bras, entre 1859 et 1890, la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* (ZVF), puis une remise en contexte de la revue au moment de la querelle allemande sur l'antisémitisme dans les années 1870 (chap. V) et enfin la question de la postérité de la psychologie des peuples (chap. VI).

- 6 Ces éléments n'aident toutefois pas à répondre complètement à la première question, posée ci-dessus. La ZVF fut une sorte de creuset intellectuel, où discutèrent les sciences de la culture en gestation : linguistique comparée, *Volkskunde*, *Völkerkunde*, histoire culturelle (*Kulturgeschichte*), histoire des sciences, histoire du droit. À travers cette œuvre collective, Steinthal et Lazarus comptaient synthétiser les connaissances de l'époque pour créer leur propre science, qui aurait englobé toutes les autres. Or, leurs intentions étaient humanistes et leur nationalisme allemand, centré sur la notion de « communauté spirituelle » (*Volkgeist*), excluait toute forme de racisme biologisant, nous dit Céline Trautmann-Waller. Et, d'ailleurs, les deux savants, comme la majorité des membres des réseaux savants qu'ils fréquentaient, telle la Société médico-psychologique de Berlin (des psychiatres), la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (des médecins, fondée par Rudolf Virchow, où se côtoyaient Franz Boas, Adolf Bastian et Felix von Luschan) ou encore le salon Kruger (organisé par le critique d'art Franz Kugler), refusaient de faire l'association entre race et langue, comme ils refusaient l'existence d'une prétendue race juive. Céline Trautmann-Waller brosse donc ici le portrait d'un milieu antiraciste allemand, qui n'excluait pas l'adhésion à une certaine forme de nationalisme (l'époque est au pangermanisme).
- 7 Voilà le tableau d'ensemble. N'oublions pas que la linguistique comparée se développe en Allemagne sur fond d'évolutionnisme. La question se pose alors de savoir où situer Steinthal. Selon Céline Trautmann-Waller, Steinthal se serait élevé contre l'« organicisme biologisant » d'un August Schleicher (171) qui, établissant une analogie forte entre langue et organisme vivant, en venait à défendre une théorie évolutionniste des langues calquée sur le modèle darwinien. Par ailleurs, Steinthal protesta contre le schéma évolutif consistant à établir une succession de stades linguistiques, des plus primitifs au plus développés : langues isolantes, langues agglutinantes et, au stade le plus avancé, les langues flexionnelles, supposées plus intellectuelles et moins émotives. D'ailleurs, Steinthal revalorisa l'étude du chinois, langue non flexionnelle, et il aurait par là court-circuité la classification la plus communément admise à l'époque, où le palier supérieur était occupé par le sanscrit et les langues indo-européennes. Il s'agirait là d'une « bonne » lecture de Humboldt et de Bopp (96). Il reste que Steinthal avait fabriqué sa propre classification hiérarchisée des langues¹⁰, ce sur quoi Céline Trautmann-Waller passe peut-être un peu trop rapidement...
- 8 De façon plus générale, on aurait souhaité que l'auteur aille plus loin dans ses analyses. Car il aurait fallu, pour bien faire, interroger plus avant le système de pensée et la logique conceptuelle à l'œuvre chez Steinthal. Chez ce dernier, le concept central fut celui de *Volkgeist* et on le trouve détaillé dès son ouvrage *Grammatik, Logik und Psychologie* (1855). Évidemment, le terme est difficile à traduire. Céline Trautmann-Waller (120 et suiv.) nous donne cependant quelques pistes : Steinthal voulait établir les formes et les manifestations de la « communauté spirituelle », caractéristique pour chaque peuple et déterminante pour l'individu. Le *Volkgeist* pouvait se construire par l'induction, grâce à l'observation, chez les individus d'un même peuple de tendances (*Neigungen*), de directions (*Richtungen*), de dispositions (*Anlagen*) et de propriétés (*Eigenschaften*) mentales. Le meilleur moyen d'accéder à ces états mentaux consistait selon lui à décortiquer ce qu'il nommait les « produits » du *Volkgeist* : coutumes, usages, institutions, chants, mythes. Toutefois, en tant que philologue de formation, c'est surtout l'étude de la langue qu'il préconisait. On est bien là dans les prémices d'une

science de la culture. Mais il aurait fallu pousser plus avant l'exégèse et tenter de comprendre ce que contenait la notion de culture qui émergeait chez lui... Rappelons rapidement l'importance de l'opposition entre *Kultur* et *Zivilisation* dans la pensée allemande, analysée par Norbert Élias¹¹, et qui n'est pas évoquée ici.

- 9 Par ailleurs, et même s'il était « universaliste » et « humaniste », il semble que Steinthal ne dissociait pas pour autant très nettement entre morphologie raciale, psychologie et culture d'un peuple, affirmant par exemple que « colère et autres affects s'expriment différemment selon les visages » (118) et, selon une pensée empreinte de lamarckisme, que les organes de la parole ne se forment pas partout de la même façon, car la langue parlée influe sur leur développement (*ibid.*). Or si, pour lui, chaque langue était une « formation spirituelle individuelle » qui relevait de l'esprit d'un peuple, au même titre que la forme des visages, ne tombait-il pas là dans une construction totalisante et fermée de la culture qui pouvait très bien déboucher sur une autre forme de racisme (un racisme culturel) ? L'affaire semble en tout cas plus compliquée que ce qu'en dit Céline Trautmann-Waller.
- 10 Il nous manque donc toujours une étude sur la théorie anthropologique de Steinthal. Selon Britta Rupp-Eisenreich, Steinthal a formulé une « théorie des mentalités collectives », mais aussi une méthodologie ethno-linguistique et d'analyse mythologique. Elle prend l'exemple de la transformation inconsciente d'un mythe légendaire : Steinthal formula l'idée de l'existence, pour chaque peuple, d'une sorte d'archétype légendaire qui remonterait périodiquement dans la conscience collective, avec des périodes de disparition et de réémergence¹²... Un thème hélas peu développé dans l'ouvrage de Céline Trautmann-Waller. De même qu'on aurait apprécié une histoire et une comparaison des termes de *Volkgeist*, de *Volkstum*, voire de *völkisch* (pour ce dernier terme uniquement, l'étude a été faite par Jean-Pierre Faye¹³).
- 11 Abordons plus rapidement la deuxième question posée par l'ouvrage, celle de la postérité de la psychologie des peuples... L'influence de Steinthal se retrouverait chez Georg Simmel, qui suivit les cours de celui-ci et fut l'élève de Lazarus : quand, dans ses premiers travaux, il discutait de l'antériorité du langage sur la musique ou des fondements de la morale, on verrait là les traces de sa lecture de Steinthal (253 et suiv.). Par ailleurs, une grande partie de l'anthropologie américaine serait à rattacher au projet steinthalien, via Franz Boas, ancien élève de Steinthal et inspirateur aux États-Unis du courant « culture et personnalité » comme des travaux d'Edward Sapir. On voit bien sûr l'intérêt qu'il y aurait à comparer l'hypothèse dite de Sapir-Whorf avec l'idée centrale chez Steinthal qu'en apprenant une langue « on s'approprie la vision du monde qu'elle renferme¹⁴ ». Ici aussi, cette étude reste à faire.
- 12 Quant à l'influence de Steinthal en France, Céline Trautmann-Waller semble la considérer comme peu importante, si ce n'est à travers une certaine proximité intellectuelle qu'il partagea avec Ernest Renan (88 et suiv.). Il convient pourtant de mentionner l'existence d'une entreprise intellectuelle fort méconnue¹⁵ : la *Revue de psychologie des peuples*, publiée à partir de 1946 par l'Institut havrais de sociologie économique et de psychologie des peuples, lui-même fondé en 1937. Cette revue, qui eut pour président d'honneur André Siegfried, tentait de développer une science proche de celle de Steinthal, en privilégiant l'étude des mœurs et de la langue pour comprendre la « psychologie » propre à chaque peuple. Quels rapports peut-on trouver entre cette entreprise et son homologue allemand ? La recherche reste à faire. Il semble en tout cas que l'institut du Havre s'est, au moins au départ, orienté vers une forme de

racisme biologique qui le distinguait du projet de Steinthal. Ainsi le secrétaire général de la revue, Abel Miroglio, écrit-il : « Il nous paraît donc assuré que, pour les collectivités comme pour les individus, l'idéal de l'égalité ne repose sur aucun fait : il y a, outre les inégalités physiques et les inégalités intellectuelles, de graves inégalités morales qu'une psychologie des peuples consciencieuse peut faire ressortir¹⁶. »

- 13 Un autre chercheur du même institut, Frédéric Lechanteur, mobilisa l'étude linguistique – en cherchant les « lignes de rupture phonétique et lexicologique », et en complétant « l'enquête philologique » par l'étude des toponymes des villages et, plus généralement, par « l'enquête ethnographique » – afin d'établir une frontière entre deux types de population dans le département de la Manche. Au nord, un peuple fier, conquérant, fruste et brave : les descendants blonds et dolichocéphales des Vikings ; au sud, une race sédentaire, laborieuse, médiocre et « qui a besoin de chefs » : des Alpains brachycéphales¹⁷. La méthode rappelle Steinthal, mais les conclusions sont bien peu « humanistes ». Quoi qu'il en soit, la psychologie des peuples a eu son heure de gloire en France et une étude comparative avec l'Allemagne serait très instructive.
- 14 Mais revenons au livre de Céline Trautmann-Waller. Un passage plus problématique concerne le « seul projet » qui tenta de renouer avec la psychologie des peuples, écrite : c'est la théorie ethnologique de Richard Thurnwald, qui fonda lui aussi une revue de psychologie des peuples en 1925, en collaboration, notamment, avec Bronislaw Malinowski, le *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Soziologie* (268). Thurnwald entendait y développer une psychologie des peuples en se référant explicitement à Steinthal et à son concept de *Volkgeist*. Dans la courte partie consacrée à cet auteur, on lit que Thurnwald fréquenta un temps le musée ethnologique de Berlin fondé par Adolf Bastian, puis qu'il se distingua par une approche antimarxiste, pour passer ensuite directement aux années 1950... Pourtant, et malgré le manque de travaux (à ma connaissance) sur lui, Thurnwald fut l'un des ethnologues officiels du régime hitlérien, envoyé notamment comme membre de la commission de savants nazis, au même titre qu'Ernst Rüdin ou Ottmar von Verschuer, pour défendre la cause allemande au V^e Congrès international de la population¹⁸ (Paris, 1937).
- 15 La question reste donc entière : comment passe-t-on de la psychologie des peuples, certes « humaniste » et antiraciste, au racisme germaniste dans l'anthropologie, le folklore et l'ethnologie de la période nazie ? La meilleure façon de répondre consisterait à s'interroger sur les origines et les transformations du concept de « culture » ou, si on veut, à faire l'archéologie de la définition qu'en donna Edward B. Tylor – si souvent citée mais peut-être trop rapidement perçue comme évidente. Une anthropologie historique de la notion de culture reste donc à faire, et ce livre en constitue, malgré les réserves qu'on peut soulever, un des jalons.

NOTES

1. Britta Rupp-Eisenreich, « La leçon des mots et des choses. Philologie, linguistique et ethnologie (d'August Boeckh à Heymann Steinthal) », in Michel Espagne et Michael Werner, édés.,

- Philologiques*, t. I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1990 : 365-391.
2. Voir Marco Schütz, « Socialisme "darwinien" et anthropologie raciale chez Ludwig Woltmann », *Mil neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle* 18, « Eugénisme et socialisme », 2000 : 109-136.
 3. Voir Paul Weindling, *L'Hygiène de la race*, t.I : *Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1933*. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui », série Histoire contemporaine ») (1^{re} éd. 1989), préface de Benoît Massin.
 4. Voir Édouard et Cornelia Essner, *La Quête de la race. Une anthropologie du nazisme*. Paris, Hachette, 1995 (« Histoire des gens »), notamment le chap. II, « Le dogme nordique des races ».
 5. Hannjost Lixfeld, *Folklore and Fascism. The Reich Institute for German Volkskunde*. Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1994, trad. J.D. Row.
 6. Benoît Massin, « Préface aux deux volumes », in Weindling, *op. cit.* : 5-66.
 7. Utz Jeggle, « L'ethnologie de l'Allemagne sous le régime nazi. Un regard sur la Volkskunde deux générations après », *Ethnologie française* 2, « Ethnologie et racismes », 1988 : 114-119.
 8. Hermann Bausinger, *Volkskunde ou l'ethnologie allemande. De la recherche sur l'Antiquité à l'analyse culturelle*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1993 (1^{re} éd. 1971) : 64.
 9. Céline Trautmann-Waller, « Introduction », in Céline Trautmann-Waller, éd., *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*. Paris, CNRS Éditions, 2004 (« De l'Allemagne ») : 11.
 10. C'est ce paradoxe que note à propos de Steintal le linguiste Jürgen Trabant, in Jürgen Trabant, *Traditions de Humboldt*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1999 [éd. orig allemande : *Traditionen Humboldts*. Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1990] : 61.
 11. Norbert Élias, *La Civilisation des mœurs*. Paris, Calmann-Lévy, 1991 (« Liberté de l'esprit » ; 1^{re} éd. 1939).
 12. Rupp-Eisenreich, *op. cit.* : 382.
 13. Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires. Critique de la raison narrative, critique de l'économie*. Paris, Hermann, 1972 : 40 et suiv.
 14. Egon Renner, « Franz Boas, l'anthropologie allemande et son transfert aux États-Unis », in Trautmann-Waller, Céline, éd., *op. cit.* : 216.
 15. C'est grâce à Françoise Zonabend, qui a eu vent de cet institut sur son terrain et a eu la bienveillance de me transmettre l'information, que j'ai eu l'occasion de m'intéresser à cette psychologie des peuples française.
 16. Abel Miroglio, « Psychologie des peuples et morale », *Revue de psychologie des peuples* 2, 1946 : 91.
 17. Fernand Lechanteur, « Les deux populations du département de la Manche », *Revue de psychologie des peuples* 1, 1951 : 19-42. Cet article a eu un vif succès puisqu'il fut republié deux fois, en 1959 et en 1974, dans des revues de folklore local.
 18. Voir Maurice Vanikoff, « La question des races au Congrès international de la population », *Races et racisme* 5, 1937 : 4. À noter que cette revue, pourtant extrêmement importante, est aujourd'hui quasiment introuvable.

AUTEURS

RÉGIS MEYRAN

meyrar@yahoo.fr